

RÉMI BRAGUE

LES ANCRÉS DANS LE CIEL

L'infrastructure métaphysique

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
« L'ORDRE PHILOSOPHIQUE »

© Éditions du Seuil, mars 2011

ISBN 978-2-02-102859-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

Le présent ouvrage est issu de conférences prononcées à Barcelone du 23 au 27 mars 2009, dans le cadre de la chaire Joan Maragall. Je remercie les membres du comité de cette chaire de l'honneur qu'ils m'ont fait en m'invitant.

Conformément aux règles de la chaire, mon texte, que j'avais rédigé et prononcé en français, est d'abord paru en langue catalane dans une traduction due à Jordi Galí y Herrera¹. De la sorte, il augmente encore à son égard une dette de reconnaissance déjà lourde de la traduction de deux ouvrages précédents, dont un recueil inédit en français².

On trouvera dans ces conférences des idées que je souhaite présenter ailleurs, soit de façon plus développée, soit dans une autre perspective.

1. *La infraestructura metafísica. Assaig sobre el fonament de la vida humana*, Barcelone, Cruïlla, 2010.

2. *Europa, la via romana*, Barcelone, Barcelonesa d'edicions, 1992 ; réédition augmentée, 2002 ; *El passat per endavant*, Barcelone, Barcelonesa d'edicions, 2001.

Le lecteur pressé pourra aller directement au début du chapitre III, § 8. L'esquisse du parcours historique de la métaphysique est trop technique pour le non-philosophe et, pour le philosophe, ridiculement sommaire. Je ne la présente que pour préparer ce qui suit, et sous l'angle étroit qui en dépend.

Laurence Devillairs et Camille Wolff m'ont fait de nombreuses remarques très pertinentes. Je les en remercie très vivement.

Une fois de plus, Françoise, ma femme, a eu la gentillesse de soumettre par deux fois des versions précédentes de mon manuscrit à une lecture critique. Je lui dois beaucoup plus que ce service. Mais il est plus facile de la remercier pour celui-ci.

Munich, mai 2009 et Paris, octobre 2010.

La métaphysique comme savoir et comme vécu

Dans le sous-titre du présent travail, j'emploie le mot « métaphysique » comme adjectif. L'adjectif provient d'un substantif, *la* métaphysique. Et ce substantif condense lui-même en un seul mot une locution grecque qui en comporte trois : *meta ta physika*. Aucun de ces deux sauts, de la locution au substantif, puis du substantif à l'adjectif, ne va de soi, pas plus d'ailleurs que le sens précis de la locution de départ¹.

§ 1. D'UN LIVRE À UN SUBSTANTIF, PUIS À UN ADJECTIF

Qu'il existe une discipline, une science, ou en tout cas un domaine d'investigation à l'intérieur duquel certaines

1. Voir L. Brisson, « Un si long anonymat », dans J.-M. Narbonne et L. Langlois (dir.), *La Métaphysique. Son histoire, sa critique, ses enjeux*, Paris/Québec, Vrin/Presses de l'université de Laval, 1999, p. 37-60.

questions sont posées et reçoivent une réponse, et qui s'appelle « métaphysique », voilà déjà qui n'a rien d'évident. *Ta meta ta physika* est d'abord le titre, lui-même très problématique, d'une œuvre bien déterminée, ou plutôt d'un ensemble de traités d'Aristote.

Ce titre n'est certainement pas du philosophe lui-même. Il apparaît pour la première fois au I^{er} siècle après J.-C., dans un texte de Nicolas de Damas que nous ne possédons qu'en syriaque et où l'expression est traduite très littéralement par « après la nature » (*d^p – bātar k² yānāyātā*)¹. Aurait-il été donné à ces traités par un bibliothécaire, pour des raisons de pur classement ? On l'a longtemps admis. Mais cela semble maintenant douteux car les plus anciennes listes des ouvrages d'Aristote ne placent pas les livres métaphysiques juste après les livres de physique. S'agissait-il d'en décrire le contenu d'une manière ou d'une autre ? Le « après » (*meta*) pourrait tenir au fait que la métaphysique est plus élevée en dignité que la physique. Ou encore, il pourrait exprimer qu'elle est postérieure à la physique dans l'ordre de l'apprentissage. On peut choisir l'un ou l'autre, ou les deux, aussi bien le vertical, ascensionnel, que l'horizontal, chronologique, car ils sont tout à fait compatibles. La métaphysique traite en effet de réalités qui ne se présentent pas d'emblée à la saisie par les hommes. Ceux-ci doivent, pour y accéder, s'élever au-dessus de leur vécu quotidien. Et pour ce faire, il faut une préparation qui

1. Voir Nicolas de Damas, *On the Philosophy of Aristotle*, livres I-V, éd. H. J. Drossart Lulofs, Leyde, Brill, 1965, livre II, p. 75.

peut durer longtemps et qui doit s'effectuer dans un ordre précis¹.

Ce n'est qu'à partir de la traduction latine de l'œuvre d'Aristote, effectuée pour la première fois au XII^e siècle par Jacques de Venise, que la locution formée des trois mots grecs est condensée – parce que le latin ne connaît pas d'article défini – en un adjectif unique, *metaphysica*.

§ 2. UNE DISCIPLINE PHILOSOPHIQUE

Le nom de la science s'est donc constitué à partir d'un titre de livre. L'usage du mot « métaphysique » pour désigner une discipline, *la* métaphysique, donc, est attesté en grec chez Alexandre d'Aphrodise (début du III^e siècle) qui explicite les mots « sciences philosophiques » par : « la physique, l'éthique, la logique », auxquelles il ajoute en une formule un peu rugueuse « la “après les physiques” (*hè <sc. epistèmè> meta ta physika*) »². Le terme entre en arabe au IX^e siècle, à partir d'al-Farabi³. Il est également présent chez Avicenne, en tout cas dans

1. Voir par exemple Maïmonide, *Guide des égarés*, I, 33, éd. I. Joël, Jérusalem, Junovitch, 1929, p. 47 ; trad. française, S. Munk, Paris, Maisonneuve & Larose, 1970, t. I, p. 114.

2. Alexandre d'Aphrodise, *Commentaire des Topiques*, I, 2 [101a26], éd. M. Wallies, Berlin, Reimer, « Commentaria in Aristotelem Graeca [CAG] », II, 2, 1891, p. 28, 25-26.

3. Al-Farabi, *Fî aghrâd mâ ba'd at-tabî'a*, dans *Rasâ'il al-Fârâbî*, éd. M. F. Al-Jabr, Damas, Dâr al-Yanabia, 2008, p. 25.

l'arabe, car le traducteur latin médiéval n'a pas rendu le mot en ce sens¹. Quant à l'objet de ce savoir métaphysique, c'est Farabi qui a dissipé la confusion qui le rapprochait de la « théologie » en lui donnant son objet propre, à savoir l'être en tant qu'être et les modalités de celui-ci. Et c'est Avicenne qui a prolongé l'intuition de Farabi en développant parmi les sciences philosophiques la métaphysique en une discipline amplement articulée².

Au début du XIV^e siècle, en terre chrétienne, le franciscain Jean Duns Scot, qui s'inspire très largement d'Avicenne, se proposa de constituer la métaphysique comme discipline close. Il se comprenait lui-même, à l'instar des autres grands scolastiques, comme théologien plutôt que comme philosophe. Il construisit donc la métaphysique moins pour en traiter de façon thématique que pour lui donner un objet, à savoir l'être en tant qu'être. Cet objet la distinguait bien nettement de la théologie qui était le propos central de Duns Scot et dont l'objet est évidemment Dieu³.

1. Avicenne, *Shifâ'* [*Métaphysique*, I, 3], éd. arabe, G. C. Anawati, Le Caire, M. al-Bâbî al-Halabî, 1960, t. XIII, p. 21, l. 12. J'utilise la commode édition trilingue (arabe/latin/italien) : Avicenne, *Metafisica*, éd. O. Lizzini et P. Porro, Milan, Bompiani, 2002. Le passage auquel je renvoie se trouve p. 52.

2. Voir al-Farabi, *Fî aghrâd mâ ba'd at-tabî'a*, *op. cit.* Sur Avicenne, voir la plaquette de G. Verbeke, *Avicenna Grundleger einer neuen Metaphysik*, Rheinisch/Westfälische Akademie der Wissenschaften, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1983.

3. Voir O. Boulnois, *Être et représentation. Une généalogie de la métaphysique moderne à l'époque de Duns Scot (XIII^e-XIV^e siècle)*, Paris, PUF, 1999, surtout p. 457-504.

Au XVI^e siècle, le jésuite espagnol Francisco Suárez présenta les grands problèmes de la science métaphysique sous la forme d'un volumineux manuel qu'il intitula *Disputationes metaphysicae* (1597)¹. Son influence fut considérable, y compris, chose paradoxale pour un jésuite, dans les universités de l'Allemagne protestante.

La métaphysique de l'âge classique se manifeste chez Descartes dans des *Meditationes de prima philosophia* (1641). Leur titre latin reprend une terminologie, la « philosophie première » qui, elle, est authentiquement et classiquement aristotélicienne². Mais il est devenu, dans la traduction française du duc de Luynes, *Méditations métaphysiques*. Le nom de la discipline apparaît ensuite chez Leibniz dans un *Discours de métaphysique* (1686). Après lui, le mot est fixé et ne quitte plus la terminologie occidentale dans tout son parcours historique.

§ 3. UNE DIMENSION DE L'HUMAIN

Dans le présent travail, j'ai choisi de mettre l'accent sur le lien qui unit la métaphysique comme discipline à l'humanité de l'homme. Ce lien, s'il est évident, n'est pas souvent thématiqué, tout simplement parce qu'il n'a guère besoin de l'être. Que ce soit l'homme et non le

1. F. Suárez, *Disputationes Metaphysicae*, Hildesheim, Olms, 1965, 2 vol.

2. Aristote, *Métaphysique*, E, 1, 1026a16.

cheval qui étudie la métaphysique, cela va de soi. Cela vaut pour l'ensemble de la philosophie, dans toutes les disciplines qui la constituent. Cela vaut même pour tout ce qui suppose la possession du langage : sciences, art, droit, religion, etc.

Un lien plus direct et plus spécifique entre l'humanité de l'homme et la discipline métaphysique se fait jour plus tardivement. Kant lui-même mentionne la disposition innée (*Naturanlage*) de l'homme à la métaphysique, le besoin de répondre à certaines questions provenant de « la nature de la raison humaine universelle » (*aus der Natur der allgemeinen Menschenvernunft*)¹.

Schopenhauer, qui se considérait dans une large mesure comme un disciple de Kant, parle de l'homme comme de l'« animal métaphysique² ». La formule est très intéressante. Elle reprend en effet la définition traditionnelle de l'homme comme « animal rationnel » (*zôon logon ekhon, animal rationale*). Mais elle ne le fait pas sans l'explicitier : la possession du *logos* n'est autre, et n'est rien de moins, que la capacité à faire de la métaphysique. Le philosophe allemand frappe cette formule dans un chapitre du second volume de son œuvre maîtresse, qui contient des gloses sur le premier. Ce chapitre, il l'a intitulé « Sur le besoin métaphysique de l'homme ». Expression intéressante là encore, car elle suggère que la

1. E. Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, introduction, VI, B21-22.

2. A. Schopenhauer, *Die Welt als Wille und Vorstellung*, t. II, II, chap. XVII, *Sämtliche Werke*, éd. W. Löhneysen, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980, p. 207 ; voir aussi *Über die Religion, Paralipomena*, XV, § 174, *ibid.*, t. V, p. 406.

métaphysique est une aspiration aussi élémentaire que les nécessités corporelles de la nourriture ou de la boisson. Schopenhauer écrit en latin *animal metaphysicum* et explicite sa formule en soulignant la capacité proprement humaine de s'étonner (*Verwunderung*), encore renforcée par la conscience de devoir mourir, deux caractéristiques que les animaux ne possèdent pas.

La première idée, l'émerveillement, a des racines antiques bien connues chez Platon et chez Aristote, dont Schopenhauer cite le passage célèbre où le philosophe grec parle de la capacité de s'étonner (*thaumazein*) comme d'une caractéristique du philosophe¹. L'élément que Schopenhauer considère comme un adjuvant, la conscience de la finitude et du caractère inévitable de la mort, a été en revanche peu pris dans l'Antiquité comme source du questionnement philosophique. Pour les Anciens, la mort est bien plutôt la métaphore de l'activité philosophique, comme dans le *Phédon*, puis dans la définition restée traditionnelle de la philosophie comme « entraînement à la mort » (*meletè thanatou*), que l'on a tirée du dialogue platonicien².

Bergson publia en 1903 sous le titre « Introduction à la métaphysique » un long article, lequel représente une étape dans la tendance de longue durée qui cherche à situer la métaphysique du côté du sujet. Il y définit en effet la métaphysique comme la possession

1. Platon, *Théétète*, 155d ; Aristote, *Métaphysique*, A, 2, 982b12.

2. Platon, *Phédon*, 64a5-6 et 67e3. Sur la réception, voir le fichier réuni par J. Salem, *Cinq Variations sur la sagesse, le plaisir et la mort*, Fougères, Encre marine, 1999, p. 89-167.

absolue d'une réalité, possession effectuée par une intuition qui se place à l'intérieur de ladite réalité. Or cela n'est possible que dans la connaissance que nous avons de nous-mêmes. La connaissance métaphysique est donc « une connaissance intérieure, absolue, de la durée du moi par le moi lui-même ». « Cet empirisme vrai, conclut-il, est la vraie métaphysique », laquelle « pourrait se définir l'*expérience intégrale*¹ ».

Le mouvement existentialiste, s'il y a là plus qu'une étiquette rassemblant des œuvres hétérogènes, a puissamment orchestré l'aspect expérimental, ou plutôt « expérientiel » de la métaphysique. Gabriel Marcel publia en 1927 un *Journal métaphysique*. Avec *La Nausée* (1938), Jean-Paul Sartre, qui préparait son œuvre maîtresse, *L'Être et le Néant* (1942), présenta sous la forme d'une sorte de récit autobiographique des intuitions portant sur la nature même du monde et sur sa contingence irréductible.

Cet état d'esprit est dans l'air du temps, même chez des gens qui ne sont pas philosophes de métier. C'est le cas du poète Antonin Artaud, qui écrit : « Dans l'état de dégénérescence où nous sommes, c'est par la peau qu'on fera rentrer la métaphysique dans les esprits². » La formule est intéressante. On pourrait supposer qu'Artaud a employé le verbe « rentrer » au sens du simple « entrer », comme c'est souvent le cas

1. H. Bergson, « Introduction à la métaphysique », *La Pensée et le Mouvant* (1934), *Œuvres*, éd. A. Robinet, Paris, PUF, 1959, p. 1392-1432, citation p. 1402-1403, 1408, 1432.

2. A. Artaud, *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1964, p. 153.

dans le langage peu châtié. Si en revanche on lui prête un usage rigoureux des mots, il faut comprendre qu'il s'agit de ré-introduire quelque chose qui était sorti, voire qui avait été expulsé. La peau, la dimension du corps, est alors le détour inattendu, mais efficace, qui doit permettre de faire à nouveau justice à ce que l'esprit avait sans doute trahi.

Un mouvement de plus vaste ampleur concerne l'usage même des mots : l'adjectif « métaphysique », lui aussi, a pris une couleur nouvelle. À l'âge classique, il pouvait signifier « léger, peu important, loin de la vie ». C'est ainsi que Descartes qualifie de « métaphysique » le doute hyperbolique qu'il pratique dans la première des *Méditations* et qui ne saurait être appliqué à la vie pratique (*usus vitae*)¹. Pour les Lumières radicales, il suffit de l'employer pour disqualifier son adversaire. Ainsi, à une objection que lui fait le d'Alembert qu'il met en scène, Diderot répond : « galimatias métaphysico-théologique² ». Au XX^e siècle, tout au contraire, l'adjectif prend une nuance plus inquiétante, celle de la gravité, de l'angoisse. Lorsque Heidegger demande, dans un petit texte qui porte ce titre, « Qu'est-ce que la métaphysique ? », il identifie la tonalité affective (*Stimmung*) fondamentale de celle-ci comme étant l'angoisse (*Angst*)³.

1. R. Descartes, *Obiectiones septimae ad Meditationes de prima philosophia*, *Œuvres*, éd. Adam et Tannery, Paris, Vrin, 1964, t. VII, p. 460.

2. D. Diderot, *Rêve de d'Alembert*, *Œuvres philosophiques*, éd. P. Vernière, Paris, Garnier, 1964, p. 277.

3. M. Heidegger, *Was ist Metaphysik ?*, *Wegmarken*, Francfort, Klostermann, 1967, p. 1-19.

§ 4. UNE ABSENCE À COMPENSER

Cette façon de replacer la métaphysique dans le concret est peut-être elle-même la compensation d'une absence. C'est ce que suggère la phrase d'Artaud, encore une fois si on la prend à la lettre. Plusieurs penseurs du XIX^e siècle ont eu l'impression que l'existence de réalités transcendantes avait perdu l'évidence qu'elle avait jusqu'alors possédée – du moins se l'imagine-t-on, en ce qui n'est peut-être qu'une illusion nostalgique. On en rencontre des témoignages d'un bout à l'autre de l'Europe, de l'Italie de Leopardi à l'Allemagne de Nietzsche. Même Auguste Comte parle d'une « fragilité croissante des fondements métaphysiques », en utilisant cet adjectif en marge du sens technique qu'il lui donne ailleurs¹. Mais cela se voit aussi chez des gens qui n'emploient pas le mot « métaphysique », que ce soit comme substantif ou comme adjectif, mais préfèrent d'autres termes. Ainsi, Flaubert constate vers le milieu du siècle que « la base théologique manque² ». Il est intéressant que le philosophe et l'écrivain conçoivent le métaphysique et le théologique non comme un couronnement, comme un sommet nuageux, mais bien plutôt

1. A. Comte, *Cours de philosophie positive*, leçon 60, éd. J. P. Enthoven, Paris, Hermann, 1975, t. II, p. 776.

2. G. Flaubert, lettre à Louise Colet du 4 septembre 1852, *Correspondance*, éd. J. Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1980, p. 151.

comme un socle très concret. Pour parler selon l’image-rie marxiste, mais en la prenant à rebours, le théologique est une « infrastructure » plutôt qu’une « super-structure ». C’est d’ailleurs en ce sens qu’il faut comprendre le sous-titre du présent essai.

Cette impression d’une perte du théologique est encore radicalisée par le thème de la « mort de Dieu ». Il apparaît assez tôt, par exemple chez le jeune Hegel, dans une phrase où l’on peut d’ailleurs ne voir que la citation d’un choral de Luther¹. Mais c’est Nietzsche qui sut le mettre en scène de façon somptueuse dans l’aphorisme célèbre dont on traduit traditionnellement le titre par « L’insensé² ».

1. G. W. H. Hegel, « Glauben und Wissen », *Werke in 20 Bänden*, t. II, *Jenaer Schriften 1801-1807*, Francfort, Suhrkamp, 1970, p. 432.

2. F. Nietzsche, *Die Fröhliche Wissenschaft*, III, § 125, « Der tolle Mensch », *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe in 15 Bänden* (désormais KSA), éd. G. Colli et M. Montinari, Munich/New York, Deutscher Taschenbuch Verlag/De Gruyter, 1980, t. III, p. 480-482.

La métaphysique remise à sa place

Le manque de métaphysique que ressentait les esprits les plus sensibles du XIX^e siècle est la conséquence de ce que l'on a compris comme la destruction de celle-ci. D'ailleurs, l'accent mis sur le fait que la métaphysique constitue une expérience vécue est peut-être aussi une façon de compenser son déclin en tant que discipline faisant légitimement partie, à côté de la logique, de l'éthique, etc., du programme réglementaire des études philosophiques.

§ 5. LA DESTRUCTION MODERNE DE LA MÉTAPHYSIQUE

La métaphysique, en effet, n'a pas très bonne presse à l'âge moderne. Voire, elle subit de multiples assauts. On pourrait, pour simplifier, distinguer quatre étapes de la campagne menée contre la métaphysique, peut-être même cinq :

1) Kant détruit la métaphysique théorique en montrant qu'elle aboutit à des raisonnements inconsistants.

C'est l'objet de la « dialectique transcendantale » de la *Critique de la raison pure* (1781). Kant y montre que la raison pure, lorsqu'elle est livrée à elle-même dans le domaine spéculatif, où elle est privée du garde-fou de l'expérience, n'aboutit qu'à des paralogismes en psychologie, à des antinomies en cosmologie, à la simple projection d'un idéal en théologie. La critique kantienne reprend certes des thèmes venus de la tradition sceptique gréco-romaine, avec sa contestation de la métaphysique des « dogmatiques » (stoïciens), ou empruntés à la reprise de cette contestation par Hume. Mais Kant ne se contente pas de *constater* l'incertitude et l'inutilité de la métaphysique. Il explique son échec en en tirant au clair les causes ; ce faisant, il montre que cet échec était nécessaire.

2) Deux générations après Kant, Auguste Comte remet en circulation le mot « métaphysique », cette fois comme adjectif. Mais c'est avec une connotation péjorative. D'un bout à l'autre de son itinéraire de pensée, il présente la célèbre « loi des trois états » successifs par lesquels doit passer l'humanité. Elle est là dès le *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, rédigé en mai 1822, alors que le philosophe n'a que 24 ans¹. Il y qualifie de « métaphysique » une étape déterminée du parcours nécessaire de l'esprit. Il s'agit d'une étape instable, et du coup provisoire. Elle se situe entre deux

1. A. Comte, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, *Philosophie des sciences*, éd. J. Grange, Paris, Gallimard, 1996, p. 272.

régimes, théologique et positif. Le premier, antérieur, était plus durable ; l'autre, postérieur, devra être définitif. La métaphysique est qualifiée d'« abstraite ». Comte la traite plus durement que la théologie, qui avait au moins le mérite, à l'âge qu'elle dominait, d'assurer une certaine stabilité aux institutions.

Historiquement parlant, l'état métaphysique correspond en gros au XVIII^e siècle. Cette période est essentiellement critique envers les convictions de l'âge théologique. La métaphysique est donc négative, incapable de rien de constructif. La Révolution française représente l'apogée de cette attitude purement destructive.

3) Près d'un siècle plus tard, Rudolf Carnap et les membres du cercle de Vienne, qui s'appelèrent eux-mêmes « positivistes logiques », reprirent une maxime du Comte de la première période, mais en l'infléchissant en direction du scientisme. Le jeune Comte avait formulé comme règle : « Toute proposition qui n'est pas finalement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne saurait offrir aucun sens réel et intelligible¹. » Les Viennois généralisent. La métaphysique serait composée d'énoncés échappant à toute vérification expérimentale et *donc* dépourvus de sens. Carnap a illustré ce point de vue en se livrant au passage à

1. A. Comte, *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* [1825], *Écrits de jeunesse*, éd. P. E. de Berrôdo Carneiro et P. Arnaud, Paris/La Haye, Mouton, 1970, p. 326, repris dans le *Discours sur l'esprit positif* [1844], 1, éd. P. Arbousse-Bastide, Paris, UGE, « 10/18 », 1963, p. 43, puis dans le *Cours de philosophie positive*, leçon 58, *op. cit.*, p. 647.

une critique féroce de la conférence inaugurale de Heidegger¹. La vérité n'aurait d'autre lieu que la science, conçue sur le modèle de la physique classique. En conséquence, le terme de « métaphysique » devient dans la rhétorique néopositiviste, au même titre que « mysticisme », « mauvaise poésie » et quelques autres gentillesses, une des poubelles chargées d'accueillir tout énoncé non scientifique. La métaphysique est d'ailleurs rejetée en même temps que tout énoncé normatif, moral ou esthétique². Elle ne décrit nullement la réalité, mais exprime un sentiment de la vie³. De façon intéressante, Carnap ne nie pas la légitimité de ce besoin d'expression. C'est ainsi qu'il met au crédit de Nietzsche que lui, au moins, n'ait pas cherché à exprimer sa métaphysique autrement que dans un style poétique. De la sorte, Carnap rejoint à sa façon la tendance que j'ai notée plus haut et qui consiste à faire passer le domaine de la métaphysique de la théorie à l'expérience vécue⁴.

On peut remarquer en passant que la généalogie du positivisme logique, telle qu'elle s'exprime dans le nom même qu'elle revendique, n'est pas légitime. En effet, Comte lui-même n'était nullement scientifique. Bien au contraire, il cherchait à subordonner la science à la

1. R. Carnap, « Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache » [1932], *Scheinprobleme in der Philosophie und andere metaphysikkritische Schriften*, éd. T. Mormann, Hambourg, Meiner, 2004, p. 81-109, sur Heidegger, § 5, p. 93.

2. *Ibid.*, § 1, p. 81 et § 7, p. 103.

3. *Ibid.*, § 7, p. 104-108.

4. Voir plus haut, § 3, p. 14.

morale, et même à limiter les prétentions de la science¹. Cependant, c'est une attitude d'esprit scientifique qui domine l'opinion, où elle fomenté une méfiance contre la métaphysique. Ce scientisme n'est plus guère répandu chez les chercheurs de pointe. En revanche, il reste fréquent chez les vulgarisateurs et dans l'opinion publique.

4) Heidegger reprend l'expression « dépassement de la métaphysique » (*Überwindung der Metaphysik*) dans une série de notes publiées dans un recueil datant de 1954². La plus ancienne remonterait à 1936, donc quatre ans après Carnap. Pour Heidegger, il ne s'agit pas de laisser derrière soi la métaphysique pour passer à autre chose. Il voit en effet dans la métaphysique un mouvement qui emporte la totalité de l'histoire de la philosophie. Heidegger cherche donc à montrer comment la métaphysique, parvenue à son accomplissement, prend la figure de la technique et détermine l'ensemble de l'humanité occidentale. « Dépasser » la métaphysique, ou plutôt « s'en remettre », comme on se remet d'une maladie (*Verwindung*), consisterait à retourner au fondement oublié de celle-ci, l'Être. Il s'agirait de saisir sur nouveaux frais le rapport que l'Être entretient avec l'essence de l'homme. Ce rapport, la définition traditionnelle de l'homme comme « animal rationnel » ne l'exprimait que de façon encore insuffisante³.

1. A. Comte, *Discours sur l'ensemble du positivisme*, éd. A. Petit, Paris, Flammarion, 2008, 5, p. 415, 1, p. 69.

2. M. Heidegger, « *Überwindung der Metaphysik* » [1936-1946], *Vorträge und Aufsätze*, Pfullingen, Neske, 1954, t. I, p. 63-91.

3. M. Heidegger, *Brief über den Humanismus* [1947], *Wegmarken*, *op. cit.*, p. 182 ; *Einleitung zu « Was ist Metaphysik ? »* [1949], *ibid.*, p. 197.

TRADUCTIONS

Leo Strauss, *Maïmonide*
PUF, 1988 (de l'allemand et de l'anglais)

Maïmonide, *Traité de logique*
Desclée De Brouwer, 1996 (de l'arabe)

Shlomo Pinès, *La Liberté de philosopher.*
De Maïmonide à Spinoza
Desclée De Brouwer, 1997 (de l'hébreu et de l'anglais)

Thémistius, *Paraphrase de la Métaphysique d'Aristote,*
Livre Lambda
Vrin, 1999 (de l'hébreu et de l'arabe)

Maïmonide, *Traité d'éthique*
Desclée De Brouwer, 2001 (de l'arabe)

Razi, *La Médecine spirituelle*
Flammarion, « GF », 2003 (de l'arabe)

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2011. N° 102954 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE